

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

**DIMA
ABDALLAH**
•
**MAUVAISES
HERBES**

roman

**PRIX
« ENVOYÉ PAR LA POSTE » 2020**



SABINE WESPIESER ÉDITEUR

Sommaire

Dossier :

Rencontre avec Dima Abdallah
lauréate du prix « Envoyé par La Poste »

02. Édito
03. Entretien avec Dima Abdallah
08. Extraits choisis - Mauvaises herbes
09. Agenda des Rencontres/Signatures de Dima Abdallah
10. Henry David Thoreau,
Correspondance Tome III
12. Je t'écris du Japon
14. Dernières parutions
16. Agenda



Édito

Rencontre avec Dima Abdallah lauréate du prix « Envoyé par La Poste »

Nathalie Jungerman

Le jury de la 6e édition du prix « Envoyé par la Poste » a récompensé, cette année, Dima Abdallah pour son premier roman intitulé *Mauvaises herbes*, paru en août dernier chez Sabine Wespieser.

L'auteure, née à Beyrouth en 1977, décrit une relation entre un père et sa fille dans un contexte qu'elle a connu : la guerre civile libanaise. Les souvenirs et les sensations de Dima Abdallah s'infiltrent dans la narration à deux voix qui compose le roman, alors même que ses personnages luttent chaque jour contre leur mémoire pour *effacer toutes les images qui dérangent*. En vain. Le père et la fille – cette dernière a six ans en 1983 quand débute le premier chapitre – expriment à tour de rôle leurs pensées, leurs humeurs, leurs sentiments sans parvenir à se les dire. Pour autant, l'alternance des deux voix narratives finit pas former un dialogue. Comme les mauvaises herbes qui poussent dans les ruines de Beyrouth ou celles qui se dressent librement autour des plantes désirées, le père – poète et libertaire – et la fille se sentent étrangers aux autres et mis à l'écart. À la fois libres et enfermés dans des non-dits, n'adhérant à aucune doctrine, à aucun groupe, ils sont en marge de la société en guerre et de la collectivité. Leur singularité est éprouvante. Dans la deuxième partie du livre, le Beyrouth des années 1980 laisse place à Paris où la narratrice âgée de douze ans émigre avec sa mère et son petit frère. Le père reste au Liban et s'exile tout autrement... L'écriture de Dima Abdallah est mélodique. Les figures de répétition qui parsèment le récit sont comme le thème musical d'un seul mouvement et ces unités rythmiques intensifient le sens du contenu.

Rencontre avec l'auteure pour évoquer *Mauvaises herbes*, un premier roman où se révèle une étonnante maturité littéraire.

Entretien avec Dima Abdallah

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Mauvaises herbes, votre premier roman, publié chez Sabine Wespieser, a été récompensé dernièrement par le prix « Envoyé par la Poste »... Est-ce que l'écriture de ce livre est un projet de longue date ?

Dima Abdallah Je pourrais répondre que ce n'est pas un projet de longue date, ou bien, que c'est celui d'une vie. Car j'ai toujours écrit. Des textes courts, des poèmes, des nouvelles que je ne montrais pas. Pour la première fois, j'ai réalisé que j'avais un roman entre les mains, un texte différent, plus complet, plus accompli que les autres et que j'avais envie de le faire lire à deux lecteurs avertis de mon entourage. Ce livre pourrait être le cheminement de toutes ces années où l'amour de la littérature et de l'écriture ne m'a jamais quittée. L'écriture a été instinctive et spontanée.

Est-ce que vous vous êtes quand même servie de notes ou de courts textes que vous aviez écrits ?

D.A. Pas du tout. Je ne me suis appuyée sur aucun des textes que j'avais écrits auparavant. Je n'avais aucun plan, aucune construction préétablie en tête, et le roman a « poussé », pour en revenir au langage botanique, très naturellement. Parfois, j'ai la sensation de ne plus savoir si j'en suis véritablement l'auteure, car j'étais dans une espèce de petit état de transe où tout est venu à moi avec une évidence déconcertante. Est-ce dû à la maturité de l'écriture ? Tous ces textes que je n'ai pas montrés, toutes mes lectures – avant d'être écrivain, je suis une grande lectrice – ont sans doute été une sorte de terreau extrêmement fertile. J'ai commencé à écrire

ce roman en mars (2019) – je me suis arrêtée deux mois pendant l'été – et je l'ai terminé en novembre. C'est six ou sept mois d'écriture en sachant que je ne travaille que le matin.

Dans le livre, le père de la narratrice dit aussi ne travailler que le matin...

D.A. Je considère que ce livre entier, même s'il est une fiction, est un hommage à mon père. Les personnages principaux sont assez proches de mon père et moi ; il y a beaucoup de nous-mêmes en eux. Ma mémoire a infiltré cette fiction dans laquelle je me suis lancée et qui aurait dû être plus éloignée de mon existence. Comme je décrivais une relation père/fille dans un contexte que j'ai connu – la guerre civile –, mes souvenirs et sensations se sont glissés dans le texte. L'écriture est une exploration du quotidien, une fouille intérieure – pour utiliser un terme archéologique –, et à l'instar d'une toile ou d'une composition musicale, ce qu'on projette au départ est très enrichi par l'aventure de la création et de la matière, qu'elle soit mots, peinture ou notes de musique...

Est-ce que vous vous êtes sentie prête à être publiée ?

D.A. Je n'ai pas trop réfléchi. D'une part, j'ai baigné dans une maison où les livres étaient édités presque tous les ans, parce qu'aussi bien ma mère que mon père sont écrivains, et c'était quelque chose d'assez commun pour moi ; d'autre part, je ne tenais pas spécialement à publier ce texte. Le plus important à mes yeux était de l'écrire, et les deux personnes qui l'ont lu, m'ont poussée à poster le manuscrit. Ce que j'ai fait, mais à très peu d'éditeurs,



Dima Abdallah, 24 septembre 2020
© N. Jungerman

Née au Liban en 1977, **Dima Abdallah** vit à Paris depuis 1989. Après des études d'archéologie, elle s'est spécialisée dans l'antiquité tardive. *Mauvaises Herbes*, publié chez Sabine Wespieser, est son premier roman.



Dima Abdallah
Mauvaises herbes
Éditions Sabine Wespieser, août 2020
Prix « Envoyé par La Poste » 2020



cing en tout, dont Sabine Wespieser que j'ai rencontrée rapidement. J'ai eu tout de suite envie de travailler avec elle. Si je n'avais pas rencontré quelqu'un d'humainement aussi engagé et droit, je n'aurais sans doute pas publié le livre. Actuellement, je suis très contente qu'il le soit, parce qu'il y a des lecteurs et que l'émotion ressentie est de l'ordre du partage, même si ce mot n'est pas pleinement approprié, car ce que l'auteur écrit n'est pas toujours reçu de la même manière par le lecteur. Pour autant, je suis très heureuse de cette communication des émotions, du voyage que constitue la lecture, du fait que ce livre vive ses aventures dans des rayons de bibliothèques, de librairies, qu'il ne m'appartienne plus exclusivement. Je l'ai libéré. La vraie séparation d'avec le texte ne s'est faite qu'au moment de la publication. Je suis déjà en train de réfléchir au second livre qui a commencé à m'habiter le jour où celui-ci a été imprimé.

Deux voix narratives distinctes structurent le roman, celle d'une petite fille qui passe les douze premières années de sa vie au Liban, à Beyrouth, en pleine guerre civile, et l'autre masculine, celle de son père. Elles se font écho, puis dans les derniers chapitres, les voix se mêlent l'une à l'autre. La mère et le petit frère restent en retrait. Pourquoi ce parti pris ?

D.A. Cette mise à l'écart ne signifie pas que la mère et le frère sont moins importants aux yeux des deux personnages principaux. Le huit clos que j'ai choisi, qui est presque étouffant parce que ça tourne en boucle, aussi bien dans le style que dans la narration, est un vrai parti pris littéraire. C'est l'histoire d'un silence, de deux monologues intérieurs qui finissent par être un dialogue. Cette incapacité à se parler est exorcisée par la littérature qui vient dire tout ce que le père et la fille ne se disent pas. Et on peut dire qu'ils se parlent beaucoup !

Avec l'alternance des voix, j'ai recréé un dialogue qui n'existait pas. J'ai voulu qu'il y ait, à chaque chapitre, une réponse de la fille au père ou du père à la fille. Par ailleurs, j'ai pris un plaisir fou avec la voix narrative d'un homme parce que c'est ce qui m'éloignait le plus de ma condition de femme qui écrit. L'aventure n'en était que plus excitante. J'ai une affection particulière pour ses chapitres à lui. En tant qu'écrivaine, j'ai trouvé très satisfaisant d'être dans la pure composition. Avec le narrateur, j'arrivais beaucoup mieux à tenir à distance la mémoire autobiographique, tandis que j'identifiais ma voix à celle de cette petite fille dans la cour d'école.

Même s'il s'agit d'un roman, d'une fiction, votre mémoire intervient donc dans la matière de l'écriture, alors que la narratrice dit qu'elle « passe tellement de temps à oublier » et « travaille à effacer de [sa] mémoire, toutes les images qui dérangent »...

D.A. Aussi bien le père que la fille travaillent à effacer de leur mémoire toutes les images qui dérangent, mais dès le début du récit, on comprend que c'est voué à l'échec parce que ce qu'ils vivent est beaucoup trop fort. Je pense que ce déni de la guerre est un phénomène très commun dans les conflits de longue durée. À Beyrouth, je sais que certaines personnes réservaient des ambulances pour aller en soirée. C'est-à-dire que les gens s'adaptent à tout. C'est un vrai sujet que je ne suis pas seule à évoquer. Quelles que soient les horreurs, on refuse de prendre en compte une partie de la réalité afin de continuer à vivre.

Dans le roman, le père et la fille combattent leur mémoire, tentent d'oublier, parce que leur sensibilité est extrême et qu'ils sont incapables d'être peu affectés par ce qui les entoure. La petite fille qui ne pleure pas dans la cour d'école n'est pas moins sensible que ses petites camarades en larmes, bien au contraire, elle est tellement en état de choc qu'elle n'arrive pas à pleurer. Qui plus est, elle ne veut surtout pas se plaindre et rajouter sa peine au chaos que vivent les adultes, en l'occurrence son père. Cette évocation de la mémoire est effectivement très importante et répétitive tout au long du texte. Dans le dernier chapitre, la narratrice comprend qu'il faut laisser pousser les images dans ses souvenirs, qu'il est impossible de faire autrement. C'est à cet instant-là qu'apparaît la première bouffée d'oxygène du roman, quand elle ne cherche plus à oublier, quand elle dit qu'elle « pousse le rocher ».

Mauvaises herbes est presque construit comme un journal, et les indications de dates (de 1983 à 2019) et de lieux (Beyrouth et Paris) semblent montrer le temps réel de l'écriture...

D.A. Je ne sais pas si ces indications montrent le temps réel de l'écriture, mais sans elles, le lecteur aurait dû attendre un peu trop longtemps pour connaître les lieux, les dates, l'âge de la narratrice... Quand il est question de Beyrouth, il n'y a pas de nom de rues, seule la ville est indiquée, parce qu'elle est détruite et qu'on n'est jamais au même endroit. J'ai trouvé que c'était plus subtil que de mentionner à chaque fois les changements d'adresse, d'immeuble. En revanche, à Paris, les endroits sont précisés,

le jardin du Luxembourg, le jardin des Plantes, tel café ou telle rue...

Comment naît le choix ou l'ajustement d'un titre pour un livre ? Comment est venu celui-ci, *Mauvaises herbes* ?

D.A. J'ai réfléchi à ce titre après avoir fini l'écriture de mon livre. J'ai d'abord pensé au nom scientifique : les adventices. Mais ce terme, qui n'est d'ailleurs pas connu de tout le monde, était beaucoup moins poétique. Il a aussi une connotation un peu péjorative. Néanmoins, le sens s'est imposé avec évidence, parce qu'il y a ce fil botanique qui parcourt le roman. Les deux personnages sont des « mauvaises herbes », extrêmement libres, avec tout ce que cette liberté peut comporter de peines et de déconvenues. En même temps, la narratrice fait l'apologie de ces plantes herbacées. J'aime bien les différents niveaux de lecture du titre qui peut être compris de manière négative et positive à la fois. Tout est une question de regard, d'angle de vue. Le plantain qu'on décide de faire pousser n'est pas une mauvaise herbe, à la différence de celui qu'on trouve autour des rosiers... Il y a donc eu le langage botanique et la manière dont le texte s'est imposé à moi : les chapitres ont poussé avec la liberté des « mauvaises herbes ». Je n'avais pas envisagé de convoquer ainsi des souvenirs et ne pensais pas que la guerre s'infiltrerait à ce point.

Vous montrez dans ce texte combien on peut se sentir étrangers aux autres, même dans un environnement familial, que ce soit dans la capitale libanaise ou française. Vous écrivez : « Les différents se sentent encore plus seuls à Paris qu'à Beyrouth. »...

D.A. Tout à fait. Les personnages se sentent étrangers aux autres, où qu'ils soient. Ce qu'on demande à un homme, pendant une guerre civile, n'est absolument pas la position du père. La phrase « Sois un homme, mon fils » peut avoir la pire des significations : être capable de tuer, d'enlever des gens, de torturer... La liberté de ne pas prendre parti, de se sentir différent des autres, est difficile à assumer et n'est pas uniquement un engagement personnel. Quand on n'adhère pas aux normes et aux dogmes qui vous entourent, les autres vous mettent à l'écart. Et c'est aussi valable dans un contexte différent. Il n'y a pas besoin d'une guerre civile. On peut être mis à l'écart parce qu'on ne respecte pas les codes de conduite, une adhésion, une croyance, etc. Se sentir étranger – comme les mauvaises herbes sont des plantes étrangères – n'est pas du ressort de la guerre civile et c'est pourquoi le personnage de Sandrine est central dans le roman.

Justement, parlez-nous du personnage de Sandrine, du rôle qu'elle tient dans l'histoire...

D.A. Son rôle est très important parce que le récit est l'histoire d'un exil intérieur, d'une incapacité à s'adapter à un monde violent. Et on se rend compte que la ville en paix dans laquelle la jeune fille s'exile est également un lieu où les autres peuvent être malveillants, où la société est pleine de dictats brutaux. Sandrine, avec qui elle se lie d'une forte amitié au collège, la défend corps et âmes si elle est moquée par un groupe d'élèves. Les deux jeunes filles se ressemblent parce qu'elles ont une empathie extrême les rendant ultra-perméables à ce qui les entoure. Il suffit à Sandrine d'un chagrin d'amour, d'un mensonge, d'une promesse non tenue, pour basculer. Bien sûr, elle a une fragilité intérieure, mais en tout cas, les deux filles ne sont pas préparées à la société dans laquelle elles vivent. Pour la narratrice, la perte de son amie sera son énième point de rupture avec le monde. Elle dit : « C'est le chaos qui a choisi ce que la grâce a fait de plus doux, de plus gentil, de plus tendre, pour le sacrifier en signe de défi ». Je pense que beaucoup de gens ont dans leur histoire personnelle des drames qui illustrent l'absurdité du monde. La guerre en est une mais aussi la mort de cette jeune fille qui n'est pas moins violente. Ce livre n'est pas un témoignage sur la guerre civile mais un prisme, une loupe pour observer ce qu'il y a de pire en nous.

Cette écriture – avec ces syntagmes qui se répètent comme des leitmotivs, des phrases qui se développent un peu plus à chaque occurrence (page 29) : « je connais son regard le matin quand elle me dit au revoir (...) je connais son regard quand je lui raconte comment je m'enfuyais et aller voler dans les champs... » – a quelque chose de musical, à tel point que j'ai pensé que vous étiez musicienne...

D.A. Je ne suis pas musicienne mais votre remarque me touche. De nombreuses scansions parcourent le texte, en effet. D'une part, elles évoquent la poésie : ma narratrice dont le père est poète en parle beaucoup. D'autre part, elles sont comme des séquences musicales en boucle au service du contenu. La forme vient renforcer le fond : on est dans un enfermement qui se répète, des mots qui continuent à ne pas se dire, des rendez-vous ratés... Le rythme est très important et il est venu de lui-même, sans que j'en aie tout à fait conscience, mais je crois qu'il épouse ce que je voulais transmettre comme émotion. D'ailleurs, quand le père parle de sa manière d'écrire, il dit : « Chaque phrase respire dans le rythme que je lui ordonne. »

1990, la deuxième partie du récit, c'est l'exil : la petite fille a 12 ans, forcée de quitter son Liban natal pour émigrer en France. Elle part avec sa mère et son frère. Son père reste au Liban. Une séparation qu'elle a pressentie ?

D.A. La mère s'exile avec ses enfants à cause de la guerre mais aussi pour quitter son mari, partir loin de lui qui est en train de se « morceler », de s'autodétruire. Il dit : « Le matin, je ne pense pas à tout ce que j'ai fait pour qu'elle parte ». La fillette ne pressent pas la séparation de ses parents mais comprend dès le début du livre que son père ne tiendra pas le coup. Elle l'appelle avec affection son « géant » comme si elle disait « mon petit ». Elle dit ne pas vouloir qu'il ait peur, se recoiffe bien pour qu'il la trouve jolie à la sortie de l'école, interprète son invitation à aller manger une glace comme une manière de dédramatiser la situation... C'est une petite fille qui cherche à protéger les siens et qui sent – de ce qu'elle devine de son père, cet homme, poète et libertaire – qu'il ne s'en sortira pas dans ce chaos. Elle assiste à sa chute au ralenti. Le roman tout entier est le récit de cette perte. L'alcoolisme du père est une autre forme d'exil, un exil intérieur, une fuite, et sa fille le voit partir. Il ne l'abandonne pas, mais pour elle, il prend le choix de s'en aller. Il dit à plusieurs reprises que « partir n'est pas une question de géographie » et je crois qu'il décide de son « départ » dès le début, car il n'a pas sa place. Quant à elle, outre le moment où elle quitte le Liban en pleine nuit avec sa mère et son frère – ce qui signifie notamment s'arracher aux siens, à sa langue, aux odeurs, aux couleurs –, elle choisit, à l'adolescence, de prendre un sac à dos et de parcourir le monde, pour oublier. Le départ, intimement lié à l'idée d'oubli, est un des fils rouges du texte.

À la toute fin, il y a une adresse épistolaire à son « cher géant ». Et le livre se referme avec un poème du père, de votre père.

D.A. Le dernier chapitre est la part la plus autobiographique du roman. La narratrice s'adresse directement à son père, pour la première fois. Il est mort et elle lui dit au revoir. Ce chapitre a été difficile à écrire parce que je sentais que ma peur de finir le livre était liée au deuil que je vivais, à mon père décédé quatre ans plus tôt. À ce moment précis, la voix narrative est celle de l'écrivaine qui dit au revoir à son propre père. C'est pour cette raison que j'ai voulu lui donner la parole, à lui, mon père écrivain, pas le narrateur. Et son poème qui clôt le récit est une jolie scansion dans laquelle on retrouve des éléments du roman. Aussi, cette dernière parole post-mortem signifie que l'écriture survit à tout. Encore une fois, le roman est un hommage au père, même si c'est une fiction.

Quand vous dites, ce roman est une fiction, est-ce qu'il y a beaucoup de choses qui ne lui ressemblent pas ?

D.A. Il y a beaucoup de choses qui lui ressemblent. Je me suis largement inspirée de lui. Mais c'est en même temps du domaine du fantasme parce que nous ne vivions pas dans le même pays et les chapitres où il prend la parole sont donc imaginés. Je pense que ce n'est pas trop loin de lui mais je ne pourrais pas dire à quel point. Des éléments autobiographiques se sont donc infiltrés par moment. Pour la narratrice, il y a davantage de souvenirs et de sensations qui m'appartiennent. J'aurais été incapable de faire une première partie aussi sensorielle sur la guerre civile si je ne l'avais pas vécue parce que, finalement, on n'en parle pas tant que ça.

L'un des deux exergues du roman, une citation de Paul Éluard : « On transforme sa main en la mettant dans une autre » annonce la première phrase du premier chapitre : « La main de géant est tellement immense qu'un seul doigt me suffit ». Les mains évoquent le thème de la transmission...

D.A. Le roman se termine également sur une évocation des mains de l'enfant de la narratrice. La notion de transmission, très présente dans le roman, est importante et angoissante, autant pour le père que pour la narratrice devenue mère : ils ont peur de perdre pied et de ne pas être à la hauteur pour leur enfant. C'est une histoire d'amour et de transmission, avec tout ce que cela comporte de poétique, de grand, de puissant, mais aussi de silence, de crainte, et de tragique.

J'ai beaucoup apprécié que la voix narrative de cette petite fille qui grandit au fil des pages ne soit justement pas enfantine...

D.A. Effectivement, le vocabulaire n'est pas celui d'une enfant de six ans. Sa voix n'est peut-être pas très crédible, mais c'est intentionnel. Choisir de faire parler des personnages-enfants est un exercice très périlleux. Je pense à Romain Gary qui a merveilleusement bien réussi à exprimer la parole enfantine, mais c'est, pour ainsi dire, un travail de funambule, parce qu'il ne faut pas non plus basculer dans des propos mièvres, infantiles qui ne correspondent pas, de toute façon, au langage d'un enfant.

On peut imaginer effectivement que ce qui se passe dans la tête d'un enfant est très bien formulé...

D.A. Oui, c'est exactement ça. Les mots lui manquent pour dire. Quand la petite fille écrit sur son coin de table, elle réfléchit à un sujet très intense :

la mer, la nuit. Elle a l'impression que les vagues inspirent et expirent de chagrin. Elle est habitée par des sensations très riches mais, à son âge, elle n'arrive pas à les mettre en mots.

Dans cette histoire, les mots sont très importants... Seuls les commentaires sur les plantes sont des instants d'échanges, de complicité. Parlez-nous du rapport au silence, aux mots, à leur précision...

D.A. Les deux personnages sont extrêmement économes de mots. Ils pensent qu'ils sont un outil important et sérieux, qu'ils ont des conséquences. Ils savent que les mots peuvent blesser, heurter. La petite fille voit son père se faire insulter, ou ne comprend pas pourquoi on l'interroge sur sa confession avant de lui demander comment elle s'appelle. Car la violence, pendant une guerre civile, n'est pas seulement physique, elle est aussi verbale. Dans les journaux notamment, il y a le décompte des morts, les invectives d'un camp contre l'autre... Elle est encore plus présente que dans un contexte de paix.

Le père et la fille réprouvent les gens qui ne font pas attention à ce qu'ils disent et qui ne mesurent pas le poids de chaque mot. Aussi, le père, pour qui l'écriture est un rempart au silence, dit que la poésie ne supporte pas les bavardages. Les mots sont ses outils de travail, il les a cherchés, pensés, sentis et ils sont là pour créer des émotions en poésie. La petite fille dit qu'elle adore quand les adultes prennent deux secondes pour réfléchir avant de lui répondre car cette petite inspiration permet de trouver les mots justes, de ne pas bâcler sa réponse.

Vous êtes la fille du poète Mohammed Abdallah et de la romancière Hoda Barakat. Est-ce qu'ils vous ont lue et encouragée à écrire ?

D.A. Quand j'étais petite, mon père me lisait. Il m'a toujours encouragée. Un jour, il m'a dit au téléphone : « Mets-toi devant une table trois heures par jour. » Quant à ma mère, elle avait un peu peur que je prenne cette voie. Je lui ai proposé de lire *Mauvaises herbes* une fois terminé, mais elle a préféré attendre sa publication. Elle craignait d'intervenir, d'être un frein, elle a voulu que je me sente libre. Elle a été très surprise en lisant mon roman, comme si elle me découvrait, et m'a dit qu'elle ne regrettait pas de ne pas avoir lu le manuscrit parce qu'elle n'aurait rien eu à me suggérer. Je pense, de toute façon, que c'est une activité extrêmement solitaire et je n'ai d'ailleurs pas eu envie de donner à lire des passages pendant la phase d'écriture.

Avez-vous été surprise de recevoir le prix « Envoyé par La Poste » ?

D.A. J'ai été très surprise et touchée de recevoir ce prix : je me suis dit que mon roman a été lu et apprécié, qu'il a provoqué une émotion plus qu'il n'a été évalué. De surcroît, le prix « Envoyé par La Poste » est la première distinction de la rentrée littéraire et je n'avais pas encore rencontré de lecteurs avant la soirée de remise du prix. Je n'avais eu que l'avis d'un tout petit cercle.

© Thierry Debonnaire



Remise du prix « Envoyé par La Poste » le 8 septembre 2020 :
Sophie Brocas, Sabine Wespieser, Anne Pauly, Olivier Poivre d'Arvor, Dima Abdallah,
Philippe Wahl, Marie Llobères, Dominique Blanchecotte.

Extraits choisis

Mauvaises herbes de Dima Abdallah
© Sabine Wespieser

Beyrouth, 1983

La main du géant est tellement immense qu'un seul doigt me suffit. Il me tend toujours le doigt au lieu de me prendre par la main. Je sens l'épaisseur de chaque phalange sous ma paume qui serre fort. Quand l'auriculaire m'échappe, il me tend l'index. Je marche en titubant un peu parce que c'est souvent difficile pour moi d'avancer au bon rythme. Je sais qu'il sait parfaitement où aller. Alors je le suis péniblement, m'accrochant comme je peux au doigt, à un rythme bien trop rapide pour mes petites jambes et dans un espace bien trop grand et chaotique pour que mes petits yeux l'appriivoisent. À ma hauteur, il n'y a que mes camarades qui s'agitent et s'agglutinent autour de nous. Je n'aime pas beaucoup mes camarades, surtout quand ils pleurent. Et je n'aime pas quand il y a autant de gens et autant de bruit. Moi, je n'ai pas trop peur, vu que je suis avec mon géant. J'ai décidé que, dans ce genre de situations, il fallait lui faire confiance. Il est fort et il est très intelligent. Quand le doigt m'échappe, je m'agrippe à un bout de tissu du pantalon qui couvre l'énorme cuisse. Il s'arrête alors et me tend de nouveau la main. L'auriculaire, ou l'index. Il me dit parfois des choses que j'entends mal, alors je ne lui réponds pas, mais ce n'est pas trop grave, on se parlera plus tard. Je me contente de m'accrocher à la main et je reste bien concentrée pour ne surtout pas la lâcher. Je serre fort ce doigt, je sais que c'est important. Je lève parfois la tête pour regarder son visage et je me dis à chaque fois qu'il est drôlement grand.

Aux premières détonations, personne n'a réagi dans la classe, c'est à peine si la maîtresse a arrêté de parler quelques secondes. Le bruit semblait encore lointain et irrégulier. Moi, je n'écoutais plus rien de ce qu'elle disait et je priais ciel et terre pour que les tirs s'intensifient et que le bruit se rapproche. J'ai inventé une petite prière que je fais dans ma tête quand j'ai quelque chose à demander à Dieu. Mon Dieu à moi, pas celui des autres. Celui des autres, je ne l'aime pas trop. Quand le visage de la maîtresse s'est crispé, j'ai tranquillement commencé à ranger mes affaires dans mon cartable avant même qu'elle nous le demande. Avant de donner l'ordre de sortir de la classe, elle prend toujours la peine de dire aux enfants, « ce n'est pas grave », « il ne faut pas paniquer », sans en perdre son français, ce à quoi la classe entière répond toujours par des cris d'effroi et en arabe.

Une fois dans la petite cour où on attend les parents, c'est un concerto, un psychodrame que je regarde comme un film. C'est les caïds qui me fascinent le plus. J'observe à chaque fois avec émerveillement ces petits durs sangloter dans les jupons de la maîtresse. Je les dévisage, subjuguée par les larmes, la sueur et la morve qui coulent à flots. C'est peut-être parce que je suis la seule à ne pas pleurer que la maîtresse ne m'aime pas. Moi, je n'arrive pas à me forcer à pleurer, ce n'est pas de ma faute. J'ai vraiment essayé, pourtant. J'essaie à chaque fois. À côté de mes camarades en panique, je jubile en essayant que ça ne se remarque pas trop et je guette l'arrivée de mon géant à travers un petit trou dans le mur de la cour. Un trou si petit qu'on ne distingue presque rien à travers. Ça ne m'empêche pas d'essayer de guetter sa venue. Puis, le visage écrasé sur le mur, on me voit moins. On voit moins qu'aucune larme ne veut bien couler de mes yeux. En plus, juste à côté de mon mur, il y a un grand bac de terre où poussent différentes fleurs dont je ne connais pas le nom. J'aime bien observer

les pétales de près et caresser les feuilles. Ça m'occupe et c'est comme si toucher les fleurs rendait les cris de mes camarades moins stridents. Je suis bien contente que mon petit frère soit resté à la maison aujourd'hui. À chaque fois que je regarde mes camarades pleurer, je pense à lui et aux imbéciles de sa classe qui doivent paniquer encore plus, vu qu'ils sont tout petits, et lui faire peur avec leurs cris. Je ne veux pas qu'il ait peur.

Les regards et les mots sont furtifs. Il a beau tendre son doigt et vérifier de temps en temps que je m'y accroche bien, tout son être scrute droit devant la sortie principale. Je sens l'urgence qui agite le géant. Son corps a beau essayer de faire l'effort de se mouvoir à mon rythme, sa précipitation n'en est que plus criante. Il prend sa mission avec un sérieux palpable jusque dans la moiteur de sa main. Les derniers mètres qui nous séparent de la porte ressemblent au dernier rebondissement, quand le chevalier mobilise tout son courage et toute sa force avant de porter le coup de grâce au dragon et de sortir en courant du donjon qui s'effondre deux secondes après qu'il en a franchi le seuil dans une acrobatie extraordinaire. Mais non. La scène finale n'est pas celle-ci, car, après la grande porte de sortie, il y a le dehors, il y a la rue et les détonations qui se rapprochent. Il y a les autres, la foule agglutinée devant la porte, chacun essayant, comme il le peut, de s'extraire de cette fourmilière dans le bruit assourdissant du trafic, des klaxons, du ronronnement permanent de la ville. Le géant prend sa mission plus que jamais au sérieux. Pendant la traversée chevaleresque de la cour, il n'était qu'en préparation, il s'entraînait pour la vraie mission du dehors. Il n'y a plus de cours, plus de limites, plus de chemin balisé vers la sortie, plus de remparts au château, plus de donjon, plus de dragons. Il n'y a que lui, moi et l'infini chaos qui nous sépare de la maison.

....

Beyrouth, 1990

Elle a passé douze ans à essayer de faire semblant qu'elle allait bien. Elle a passé douze ans à arroser les plantes en pot avec moi. Elle a passé douze ans à tout m'épargner, à tout me pardonner. Douze ans à essayer de s'adapter à une société mutante, au montueux, au chaos. Elle a douze ans, c'est une jeune fille, bientôt une femme. Je ne veux plus la voir grandir ici. J'ai eu envie de lui donner le plan de marjolaine pour qu'elle continue à s'en occuper là-bas, mais je me suis dit que ce n'était pas raisonnable, que ça allait l'encombrer durant tout le voyage. Et puis je n'avais pas envie de lui faire porter la moindre nostalgie, la moindre poésie de ce qu'elle a connu ici. J'aimerais bien qu'elle se déleste de tout ça. Quand on quittait un appartement, elle me demandait souvent si on pouvait retourner y récupérer les plantes en pot. J'ai toujours trouvé ça beau et poétique, qu'elle se soucie plus des plantes qu'on a abandonnées que de ses affaires et de ses jouets. J'ai toujours été attendri par sa sensibilité. Maintenant, je m'en inquiète, j'y vois un poids à porter, j'y vois sa différence. J'y vois sa singularité et je sais ce que ça veut dire, d'être aussi singulière. J'en sais les conséquences. Je sais ce que pèse de penser au plant de marjolaine.

- Lauréate du Prix « Envoyé par La Poste » 2020
- Sélection du Prix Révélation de la SGDL 2020, catégorie « Grand Prix du Premier roman » – 2e liste
- Sélection du Prix de la littérature arabe 2020
- Sélection du Prix du roman Fnac 2020

Sabine Wespieser éditeur

<https://www.swediteur.com/titre/mauvaises-herbes/>

Rencontres/Signatures avec Dima Abdallah



3 novembre 2020 à 18h30

Rencontre avec Dima Abdallah, Christine de Mazières, Diane Meur et Sabine Wespieser au théâtre Montansier, organisée par la librairie La Suite

Théâtre Montansier
13 rue des Réservoirs
78000 Versailles, France
Soirée autour de la rentrée littéraire de Sabine Wespieser éditeur

14 novembre 2020

Dima Abdallah à la librairie Le Passeur de l'Isle

Librairie Le Passeur de l'Isle
7 place de la Liberté
84800 L'Isle-sur-la-Sorgue, France

17 novembre 2020 à 19h00

Dima Abdallah à la librairie Coiffard

Librairie Coiffard
7-8 rue de la Fosse
44000 Nantes, France

18 novembre 2020 à 18h00

Dima Abdallah à la librairie Le Failler

Librairie Le Failler
8-14 rue Saint-Georges
35000 Rennes, France

19 novembre 2020 à 20h00

Dima Abdallah à la librairie-café Lectures vagabondes

Librairie-café Lectures vagabondes
28 avenue François Mitterrand
35340 Liffré, France

20 novembre 2020 à 19h00

Dima Abdallah à la librairie-café Le Bateau Livre

Librairie-café Le Bateau Livre
106 Le Haut Pénestin
56760 Penestin, France

28 - 29 novembre 2020

Dima Abdallah au Festival du livre de Colmar

Festival du livre de Colmar
Parc des expositions
68000 Colmar, France

3 décembre 2020 à 19h30

Dima Abdallah à la librairie La Boîte à livres

Librairie La Boîte à Livres
19 rue Nationale
37000 Tours, France

5 décembre 2020 à 16h30

Dima Abdallah à l'Institut du monde arabe

Institut du monde arabe
1 rue des Fossés Saint-Bernard
75005 Paris, France

22 - 24 janvier 2021

Dima Abdallah au festival Le Goût des Autres

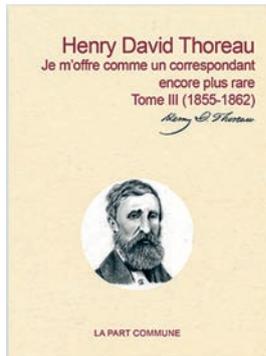
Festival littéraire Le Goût des Autres
Le Havre, France

Henry David Thoreau

Correspondance

Tome III

Par Gaëlle Obiégly



Il y a plusieurs manières d'évoluer dans une correspondance. On peut suivre la chronologie des lettres ou bien prendre un chemin plus sinueux, qui contournera les dates, pour observer une relation. Puis, cette lecture faite, on revient au début pour s'engager dans une nouvelle expédition avec un autre cor-

respondant. L'intérêt de cette correspondance de Thoreau, dont voici le troisième volume, tient à la multiplicité des voix. Ce sont des figures de leur époque, face à un homme qui se tient en retrait de la société. Ou, selon ses mots, qui « l'a avalée d'une seule bouchée ». Il incarne sa philosophie. Une philosophie de la simplicité qui prône aussi un affranchissement de l'identité politique et sociale de l'Amérique.

Parmi les correspondants de ce troisième tome, on rencontre Thomas Cholmondeley qui est l'inverse de Thoreau. C'est un jeune patriote anglais. De Salop, en Angleterre, en janvier 1855, il écrit à Thoreau qu'il est devenu capitaine dans la Milice et que cela le conduira en Crimée, où des troupes anglaises et françaises sont au front. Depuis 1853, elles font face aux troupes de l'Empire russe. C'est une guerre de siège, racontée par Tolstoï dans *Les récits de Sébastopol*. Elle est particulièrement meurtrière, moins en raison des combats, que de l'attente dans d'effroyables tranchées où l'épidémie de choléra décime les soldats. Néanmoins, Cholmondeley « piaffe d'impatience » à s'y rendre. Pour y faire un service actif, et toute sa lettre à Thoreau expose un tempérament passionné où l'on reconnaît aussi les personnages littéraires d'une certaine époque. Le rêve de sa vie, dit-il, c'est : « une magnifique communauté. » Sans cela, la vie lui paraît vaine. Le mot de communauté, ici, désigne peut-être un mode de vie collectif mais surtout le commonwealth qui désigne une communauté démocratique reposant sur le Bien public. C'est ce à quoi il aspire alors

que l'Angleterre tire un profit maximal de la Révolution industrielle. Henry David Thoreau répond à cette lettre qu'il est, lui, « rien moins qu'un politicien. » Il prend ce mot de communauté dans un autre sens et s'en tient à distance. Contrairement à Cholmondeley, il « rêve naturellement d'une magnifique vie secrète. » Ce sont des correspondants qui se parlent avec franchise, énonçant leurs divergences. Moins soucieux de se séduire avec des courtoisies que de s'exprimer pleinement.

Depuis la parution en 1854 de *Walden ; or, the Life in the Woods*, Thoreau bénéficie d'une certaine aura. Cette situation est dite dans la lettre de Franklin Benjamin Sanborn adressée le 30 janvier 1855 à l'auteur nouvellement illustre. Thoreau vit dans le Massachussets, à Concord, ville qu'il a rendue célèbre. Désormais on regarde « dans la direction de Concord comme vers une sorte de Mecque. » Sanborn se réjouit du succès de Walden grâce auquel le nom de Henry David Thoreau s'est fait connaître là où on l'avait rarement entendu avant. S'il se montre plein de gratitude pour le point de vue de Thoreau sur la nature et les belles descriptions qu'il en donne, Sanborn qui s'apprête à ouvrir une école à Concord, déclare dans la même lettre que sa philosophie en revanche « ne vaut pas un fétu de paille. » Sanborn éditera les dix volumes des *Écrits* de Henry David Thoreau et lui consacra une biographie comme aux principaux membres du Transcendantalisme, mouvement littéraire et philosophique fondé aux États-Unis dans la première moitié du XIXe siècle. C'est Emerson qui en est le fondateur. L'idée maîtresse de ce mouvement est une croyance – ou une vision. L'homme face à la nature contemplerait quelque chose d'aussi magnifique que sa propre nature. Thoreau, qui arpente de nombreux paysages, parle dans une lettre de la bonté d'un sommet enneigé, de la douceur de la glace. Sur les traces d'Emerson – l'auteur de *Nature*, son ami de longue date –, moins présent dans ce volume de la correspondance que dans le précédent, Thoreau, plus praticien et plus poète que son mentor expérimente la symbiose de son être avec la nature. L'usage qu'il fait de la nature, on en a de nombreux exemples, pas seulement dans son œuvre, mais aussi dans les lettres. Ainsi, on lit dans la lettre 713, datée du 24 septembre 1860, adressée au docteur Montgomery Smith Jackson : « Il y a environ deux mois j'ai pris ma hachette, ma couverture et des provisions et je me suis installé pendant six jours et autant de nuits au sommet du Monadnock dans le New Hampshire afin que le mont avec ces rochers sa faune et sa flore aient le temps de s'imprimer en moi. »

Lors de ses excursions, il observe les moindres éléments du paysage. Son intérêt pour l'Histoire naturelle le conduit à partager sa connaissance

par le biais de textes, de conférences, de lettres ou d'une invitation à Concord pour y voir telle créature en sa possession. À Eben Jenks Loomis, il propose de montrer une tortue. « J'ai une tortue qui semble être une *Sternotherus*, mais ce n'est pas la *Sternotherus odoratus* de nos rivières. » Les relations épistolaires de Thoreau font apparaître une volonté de transmettre son savoir, son expérience. Dans le même temps, on le sent épris de solitude et de « vie secrète ». L'un de ses correspondants réguliers est Horace Greeley qui espère voir Thoreau devenir l'enseignant de ses enfants. Une partie de leur échange tourne autour de cette offre d'emploi. Thoreau est invité à instruire par des conversations familières orales en marchant par les champs et les bois car il est possible que ce ne soit pas très bon de rester toujours confiné. Les parents espèrent que l'intérêt et l'amour pour ces trois enfants-là « supplanteront bientôt toutes les stipulations formelles », autrement dit le cahier des charges de l'enseignant. Thoreau dans une lettre suivant ces injonctions à la souplesse pédagogique annonce son tarif. Il est au-dessus de ce que l'on comptait le payer, mais cette demande est acceptée. Finalement, Thoreau refuse ce travail en raison de l'âge des enfants. Il dit n'avoir aucune envie d'enseigner à de si jeunes enfants. Autrement, le philosophe gagne sa vie de diverses manières. Il est arpenteur, notamment. Et il prononce des conférences. C'est par les lettres échangées avec Harrison Gray Blake que l'on sait sa manière de composer ses conférences. Il rassemble ses pensées afin de les lire à l'assemblée. Il les rassemble, il les met en forme. Elles sont destinées à « délasser », à « distraire » les gens. « J'apprends toujours, je n'enseigne pas, me nourrissant toujours plus ou moins comme un omnivore, broutant tiges et feuilles. » Thoreau tire des merveilles des choses ordinaires qui s'offrent à sa vue. Ainsi, il fait le récit d'une nuit passée à traîner dans les rues de Worcester. Le 6 décembre 1856, il raconte à celui qu'il appelle Mr Blake, ce qu'il a vu durant sa promenade nocturne. « J'ai arpenté Main street à 5h30 dans le noir. » La solitude très peuplée qui caractérise la nuit est aussi propice à l'envol

que celle des forêts, se dit-on en lisant ce récit. Plusieurs choses se sont passées, qui ne sont pas consignées dans le *Transcript*, c'est-à-dire dans le journal local. Et Thoreau de montrer une chatte attrapant une souris pour la donner à ses chatons qui en font un jeu, de peindre une autre scène de soins maternels. « J'ai vu aussi un jeune Irlandais s'agenouiller devant sa mère, comme pour une prière, pendant qu'elle ôtait une poussière de ses yeux avec sa langue. »

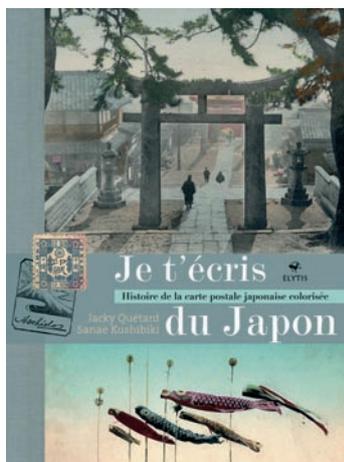
Henry David Thoreau
Je m'offre comme un correspondant encore plus rare
 Tome III (1855-1862)
 Correspondance générale de Thoreau en trois volumes. 3e et dernier volume.
 Éditions La Part commune, 663 pages, 24 septembre 2020.

Avec le soutien de la Fondation La Poste



Je t'écris du Japon

Histoire de la carte postale japonaise colorisée



« (...) Si la silhouette du mont Fuji était visible de Tokyo par temps clair, la montagne sacrée dominait alors tout le paysage. Beaucoup d'étrangers l'avaient déjà aperçue à leur arrivée puisque celle-ci se faisait invariablement par la mer. Avant même de pouvoir distinguer le port

de Yokohama, les passagers des steamers étaient subjugués par la beauté du cône enneigé du Fuji-san qui grandissait petit à petit sur l'horizon. Si le Fuji est impressionnant pour les étrangers qui le découvrent, il laisse un sentiment immuable aux Japonais. »

Dans le livre, une légende et une illustration accompagnent ce chapitre consacré au mont Fuji, *Le Fuji vu de Shizuura*, qui nous le montrent photographié depuis la rive ou la mer, un ensemble de couleurs aux tons pastel, de la végétation ici et là, une jetée dans la mer, deux barques qui traversent et lui, dressé, loin, tout au fond et majestueux du haut de ses 3776 mètres, avec sa collerette de neige et de mystère. Sans autre légende, le texte nous rappelle combien le Fuji-Yama – qui eut aux IXe, Xe, XIe siècles de fortes périodes d'activité puis, s'endormit trois siècles durant avant de se réveiller et d'entrer en éruption en 1707 – est un symbole puissant du Japon, montagne sacrée qui domine de très haut les villes alentours, lieu de pèlerinage privilégié des Japonais, source d'inspiration, si souvent représenté par les peintres sur les estampes et par un nombre considérable de marques de savons, de pellicules, de timbres-poste ou encore, de billets de banque...

C'est une édition délicate en couleurs et en images d'autrefois, un grand format beau livre de 310 pages et découpé en une quarantaine de chapitres volontiers didactiques : au milieu de l'ouvrage, après une familiarisation progressive avec l'histoire de la carte postale apparue au Japon pour la première fois en 1873, un chapitre incontournable est consacré au Mont Fuji.

À la fois, précis d'histoire et de civilisation japonaises, voyage géographique et culturel à travers le Japon – ses ports, ses villes phares ; Kanagawa, Yokohama, Tokyo, Osaka, Nikko, Kamakura (devenue capitale du Japon, sous le premier shogun en 1192), ses villages – c'est aussi un recueil de *Choses vues*, de rencontres autour des us et coutumes japonais, de propos d'écrivains voyageurs connus ou moins connus ; c'est surtout une prodigieuse édition illustrée de cartes postales qui datent des ères Meiji (1868-1912) et Taisho (1912-1926), collection unique de deux auteurs, Jacky Quétard et Sanae Kushibiki – le premier, natif d'Orléans, la seconde, originaire de l'île de Hokkaido au Japon, et l'un et l'autre, collectionneurs hors pairs, férus de Japon et de peinture – peintres par ailleurs – qui font parler ces documents d'époque combien fascinants pour des voyageurs occidentaux. Ils nous donnent à voir, depuis le système postal au Japon sous le régime des Tokugawa (1603) aux éditeurs de cartes, en passant par les techniques de fabrication, une histoire de la carte postale japonaise colorisée.

Page 11 : une fine illustration en noir et blanc, à l'encre, intitulée *Tayoriya, postier de ville, vers 1850*, nous montre un jeune homme en tenue de postier. « Il apparaît là, prêt à la course, chaussé de ses sandales de paille tressée (*waraji*), et pans du kimono relevés. Il transporte la boîte à courrier marquée au nom de sa compagnie. Devant lui, fixée sur le manche, une raquette (*hagoita*) est ornée d'une tête de diable. La sonnette passée dans la cordelette tinte à la cadence de ses pas. » Le texte qui l'accompagne nous dit que le système postal fonctionnera de la sorte jusqu'en 1871, nous apprend qu'il existait ainsi des compagnies privées qui, moyennant une somme, acheminaient le courrier dans les provinces, par voie terrestre ou maritime. Un temps très lent évidemment, sinon pour les shoguns et les daimyos qui eux, avaient leurs coursiers particuliers.

En 1877, le Japon fut admis dans l'Union postale universelle et, en 1885, le congrès de l'Union postale universelle de Lisbonne allait autoriser la circulation internationale de la carte postale jusque-là limitée aux territoires nationaux. Une quinzaine d'années plus tard, des compagnies privées proposeraient leurs cartes postales, faites à partir de photographies. Elles connurent un franc succès populaire. Quant au timbrage, il fut en vigueur avec les premières relations interna-

tionales en 1854, alors que plusieurs puissances internationales ouvraient leurs bureaux de poste. Le Japon du milieu du XIXe siècle n'était plus ce pays mythique, figé dans le passé, il s'ouvrait enfin au monde extérieur. « La France mit une agence postale en service en 1865 à Yokohama. Les timbres utilisés étaient donc des timbres français oblitérés avec des cachets spéciaux. » La photographie – dont la majeure partie des cartes postales étaient issues – connut ses débuts au Japon dans les années 1860, grâce aux enseignements d'étrangers de passage ou installés, puis une vulgarisation progressive qui permit un essor de la carte illustrée avec une production à plus de la moitié nationale. Photographies mais aussi, aquarelles, laques, timbres et tampons commémoratifs, vinrent ajouter aux souvenirs de voyage que les Européens se plairaient à rapporter dans leurs bagages, en plus de l'exotisme propre à ce pays ressenti – architecture, scènes de vie, tenues traditionnelles, coutumes, nourriture, paysages... On se plut à voyager.

Avant 1899, les ports ouverts par le traité étaient accessibles aux étrangers, sans passeport. Ils pouvaient y résider et y circuler dans un périmètre limité. Au-delà d'une quarantaine de kilomètres, il fallait un passeport pour visiter l'intérieur du pays, demande faite via son consulat d'origine et validée par le ministère japonais des Affaires étrangères, avec un itinéraire préalablement défini. Après 1899, une convention franco-japonaise autorisera aux étrangers le droit de résidence et de commerce sur tout le territoire. Le voyage s'effectuait en chemin de fer. L'écrivain Pierre Loti raconte, dans *Japonaiseries d'automne*, un recueil de textes paru en 1889, trois ans après sa visite – où il décrit la société japonaise de l'époque à travers ses rencontres – son voyage par la voie ancestrale qui menait à Nikko. « Après deux ou trois kilomètres de chemins ordinaires à travers une plaine cultivée, nous nous engageons enfin dans cette route unique au monde, qui fut tracée et plantée il y a cinq ou six cents ans pour mener à la montagne sainte. Elle est étroite, encais-

sée entre des talus qui font muraille ; son luxe incomparable est dans ces arbres gigantesques, sombres, solennels qui la bordent de droite et de gauche en doubles rangées compactes. » Faire revivre Pierre Loti et ses descriptions émerveillées devant des phénix d'or qui déploient leur queue ou deux bonzes en costume de cérémonie qui se rendent probablement à quelque office religieux et passent devant une entrée somptueuse, est un régal poétique et littéraire qui ajoute au charme de cet ouvrage. Une île, plus loin, nous appelle, Miyajima – petite île et réputée, non loin d'Hiroshima – avec son sanctuaire bâti sur pilotis et son fameux *torii*, *Itsukushima* ; une île de douceur où l'on ne pouvait ni naître ni mourir (jusqu'à la restauration de Meiji), où les animaux étaient en paix, où les arbres n'étaient jamais coupés où les daims encore aujourd'hui, vivent en liberté et viennent sans crainte quémander boulettes et galettes de riz au touriste...

Je t'écis du Japon. Histoire de la carte postale japonaise de Jacky Quétard et Sanae Kushibiki
Éditions Elytis, 15 octobre 2020.

Avec le soutien de la Fondation La Poste



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans

Dernières parutions



Erri De Luca, *Impossible*. Traduction de l'italien Danièle Valin. Dans son dernier roman, Erri De Luca met en scène une face à face entre un jeune juge et un septuagénaire soupçonné d'avoir poussé dans le vide un autre homme lors d'une ascension dans les Dolomites. Le magistrat est convaincu de tenir le coupable, il ne peut croire que deux hommes autrefois compagnons de lutte au sein du même mouvement d'extrême gauche se soient retrouvés par hasard des décennies plus tard sur le même sentier de montagne. Il y voit au contraire un désir de vengeance contre celui qui a dénoncé

ses anciens camarades à la police. « Impossible c'est la définition d'un événement jusqu'au moment où il se produit », lui rétorque le meurtrier présumé, rompu aux interrogatoires et guère impressionné par ce jeune magistrat ignorant des risques encourus en montagne et du contexte politique italien entre la fin des années 1960 et le début des années 1980. Un dialogue tendu s'engage entre eux. Par son raisonnement implacable, l'accusé pointe d'emblée les limites et les préjugés de son interlocuteur. S'il escalade des montagnes c'est pour accéder à la beauté de l'inutile dans un monde gouverné par le profit et l'obligation d'utilité, pour s'élever soi-même là où la terre s'élève.

« Qu'est-ce qui nous pousse à faire ça ? La beauté de la surface terrestre qui touche sa limite vers le haut avec l'air, comme le rivage avec la mer. Dépenser gratuitement mes énergies là-haut me récompense. » Il revendique sa fidélité aux engagements de sa jeunesse, la totale adhésion, la fraternité qu'induisaient l'attachement à une cause. « (...) je n'ai plus été d'un lieu ni d'une histoire personnelle. J'ai appartenu à une époque publique. J'ai retrouvé ensuite mes origines, elles étaient devenues des souvenirs, des années, des bouteilles vidées. » Les séquences d'interrogatoire s'entrelacent avec les lettres qu'il écrit à la femme qu'il aime et dans lesquelles il décrypte les intentions du juge, revient sur son passé de révolutionnaire et sur la lumière que leur relation apporte à son existence. Erri De Luca dont on identifiera de nombreux points communs avec le personnage de l'accusé, déploie dans ce texte à la puissance sobre et ciselée, quelques-uns de ses thèmes de prédilection : la fidélité à soi-même, la liberté, l'engagement politique, la fraternité, la rigueur intellectuelle, l'amour de la nature et de la montagne. Éd. Gallimard, Du monde entier, 176 p., 16,50 €. Élisabeth Miso

Maya Angelou, *Rassemblez-vous en mon nom*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Christiane Besse. Maya Angelou (1928-2014) est une véritable icône outre-Atlantique. Sa vie est un long combat contre les violences faites aux femmes, l'injustice, le racisme et l'ignorance. Elle a côtoyé Nelson Mandela, Malcolm X, Martin Luther King et James Baldwin qui l'a encouragée à écrire. Avant de devenir une figure incontournable de la littérature américaine et de la lutte pour les droits civiques, elle a emprunté des chemins tortueux dans un monde impitoyablement dominé par les Blancs. Après *Je sais pourquoi l'oiseau chante en cage*,



qu'elle publie en 1969 et qui raconte son enfance dans le Sud ségrégationniste, paraît en 1974 aux États-Unis *Rassemblez-vous en mon nom*. Dans cette réédition française du deuxième volet de sa série de romans autobiographiques, on la découvre à la fin de la Seconde Guerre mondiale jeune mère célibataire de dix-sept ans. Elle a refusé de reprendre des études et de confier son fils à sa mère et à son beau-père. Elle veut être indépendante, construire seule son avenir et celui de son enfant. De San Francisco à San Diego, elle décroche des emplois au culot. Elle retourne à Stamps dans l'Arkansas auprès de sa grand-mère paternelle qui l'a élevée, mais

le Sud a « la palpable réalité des chairs et des ventres gonflés par la pauvreté. » Parce qu'avoir tenu tête à une arrogante vendeuse de bazar blanche peut lui coûter la vie, sa grand-mère la renvoie à San Francisco. « Ne montre jamais aux Blancs ce que tu penses. Si tu es triste, ris. Si ton cœur saigne, danse », lui ont enseigné sa mère et sa grand-mère, deux femmes au caractère bien trempé. Elle travaille dur comme cuisinière, serveuse, mère maquerelle, danseuse de cabaret, se prostitue un temps par amour. Sa jeunesse, sa quête d'amour et sa naïveté la jettent dans des situations périlleuses. Malgré la peur, les désillusions, les humiliations, elle ne s'apitoie jamais sur son sort et continue à aiguïser son intelligence par la lecture. « C'est à cette époque, où ma vie se déroulait mélodramatiquement à la charnière de l'intrigue et du mensonge, que je découvris les écrivains russes. » À de rares moments, elle se décourage. « Ma tête restait haute par habitude, mais mes derniers espoirs avaient fui. Chaque route hors du labyrinthe s'était révélée une fausse sortie. Mon imagination autrefois débordante se refusait à produire un seul rêve de plus. » Mais très vite sa détermination et son incroyable désir de vivre reprennent le dessus la guidant vers le destin hors-norme qui l'attend. Éd. Notabilia, 272 p., 18 €. Élisabeth Miso



Aharon Appelfeld, *Mon père et ma mère*. Traduction de l'hébreu Valérie Zenatti. Été 1938, des vacances s'ébattent sur la rive du Pruth au pied des Carpates. L'humeur pourrait sembler légère « Mais les rumeurs sur la guerre qui approchait se répandaient et rampaient dans les cœurs. » Erwin, un garçon juif de dix ans, ne se doute pas encore qu'il vit là ses derniers moments d'intense bonheur avec ses parents. Pour ce roman écrit à la fin de sa vie, Aharon Appelfeld (1932-2018) a puisé dans sa mémoire, dans ce qu'elle a conservé d'images et de sensations vivaces. Il ne convoque pas des souvenirs exacts mais plutôt des réminiscences. Il fait ici le portrait de ses parents à hauteur de sa perception d'enfant et sonde les ressorts intimes de son écriture. « La création est toujours liée au mystérieux regard de l'enfant en soi, dont l'empreinte ne peut être transformée par aucune ruse littéraire. » La maison de ses grands-parents dans les Carpates, la maison de ses parents, tous les lieux où il s'est rendu avec eux, mais aussi ses rêves ont nourri son imaginaire et son œuvre. « Ce sont mes lieux inébranlables, des visions qui m'appartiennent et dont je m'approche pour les vivifier. Il est des jours où cette nécessité se fait plus pressante encore, à cause de la fatigue, de la mélancolie ou d'un sentiment d'effondrement. » Autour de ses parents gravitent cet été-là d'autres personnages qu'Erwin observe attentivement : l'homme à la jambe coupée, l'écrivain Karl Koenig, Rosa Klein qui lit dans les lignes de la main, le docteur Zeiger, P. une femme qui dissimule mal son désespoir derrière un rire trop sonore, les paysans locaux dont il devine l'hostilité grandissante. Sa mère lui a transmis sa passion de la littérature, son intérêt pour l'écriture, sa curiosité des autres, sa capacité à s'émerveiller ; son père, son exigence intellectuelle, son sens de la précision et du

mot juste. On connaît l'extraordinaire parcours de résilience de l'auteur israélien, lui qui s'est retrouvé orphelin, s'est échappé en 1942 à dix ans d'un camp en Transnistrie et a dû survivre dans les forêts ukrainiennes aux côtés de marginaux. Le livre est un hommage à l'amour infini, à l'extrême sensibilité et à la culture que ses parents ont déposé en lui. Ce précieux héritage et les terribles épreuves qu'il a traversées ont façonné l'immense écrivain qu'il est devenu. Éd. de l'Olivier, 304 p., 22 €. Elisabeth Miso

Essais Biographiques



Patrice Trigano, *L'amour égorgé*. « Paris, un matin de juin 1914. – Viens voir ! Je veux que tu voies ! Viens, viens tout de suite... Sans savoir de quoi il s'agissait René se sentait déjà coupable. Effroyable ! Deux pieds étaient en suspension, à hauteur de son front. Le corps inerte de son père pendait à la poutre centrale de la pièce. Son visage déformé faisait une horrible grimace. » Ainsi naît à la vie adulte le futur poète et écrivain surréaliste, René Crevel (1900-1935), que sa mère, sans ménagement, traîne un matin devant cette tragédie ; ainsi, par cette image effroyable de la

mort, s'initie à la vie celui qui, plus tard, perpétuel révolté, aura envers et contre tout une belle vie, mais finira par se donner la mort un jour à l'âge de trente-cinq ans. Ainsi commence cet essai biographique qui lui est consacré, littéraire, érudit, minutieux en détails, et qui nous conte la trajectoire fulgurante de ce poète romancier injustement méconnu de l'entre-deux-guerres. Il fut ami de Gide, de l'écrivaine et poétesse anglaise, Nancy Cunard, de Breton, qu'il vénérât – « le monde s'épanouissait sous ses paroles » – , de Tristan Tzara qu'il admirait, d'Éluard, de Nush, Aragon, Cocteau, Dali, Giacometti... Il sera tour à tour membre du mouvement Dada, du groupe surréaliste, du Parti communiste, rêvant toute sa vie, vainement, à un monde idéal. Il avait une santé fragile parce que tuberculeux, et sa vie sera une alternance entre santé et maladie avec une volonté d'aller jusqu'au bout de lui-même dans ses excès ; alcool, drogues, bisexualité débridée, culpabilité de son homosexualité, noctambule des bars et dancings parisiens où il allait s'encanailler. L'auteur tente de ressusciter, par l'époque qu'il connaît bien, les dialogues, la proximité avec son sujet, le monde de René Crevel, imagine ou recrée les moments de rencontres exaltées, d'angoisse existentielle du poète au cœur du milieu intellectuel des années vingt et trente, rend hommage à son vœu, plus que tout, d'être romancier. Éd. Maurice Nadeau, 236 p., 18 €. Corinne Amar



Stéphane Lambert, *Être moi toujours plus fort*. « Léon Spilliaert est né en 1881, à Ostende. Son père y tenait une parfumerie réputée. L'univers de la ville portuaire occupa une place centrale dans l'œuvre du peintre (...) » On est au début du XXe siècle et l'auteur nous emmène sur les traces de Léon Spilliaert (1881-1946), à Ostende, sa ville natale, sur la côte belge de la Mer du Nord, une station balnéaire à la mode où l'été, les dandies et les pêcheurs sans distinction se mêlent. Opus nourri de brefs chapitres relatant – véritables, intuitifs ou imaginés – la vie du peintre, si tant est qu'on sache d'emblée combien l'homme et l'œuvre sont demeurés jusqu'à aujourd'hui emplis de mystère par leur intériorité écorchée et leurs fulgurances picturales ; marines crépusculaires, villes désertes dans la brume, silhouettes solitaires dans la nuit... On

entre dans ce petit texte de Stéphane Lambert, et on sait que

lui aussi voudrait en connaître plus de la vie de cet homme dont l'adolescence fut marquée par tant d'après-midis entiers dans le laboratoire paternel, à contempler les flacons de parfum et leur densité immobile. L'auteur restitue, imagine des dialogues avec la mère, des visites avec le père – une santé fragile qui le contraint à revenir toujours près de sa famille – des amitiés avec ses pairs, le souvenir de Bruges où le peintre à trois reprises a vécu, Bruxelles, sans la mer, l'intensité d'un regard qu'on remarquait d'emblée lorsqu'on le voyait pour la première fois, et sa passion de la littérature... Portrait émouvant et troublant de l'artiste par ceux qui l'ont connu, auxquels se mêlent les pensées de l'auteur, je parfois subtil qui s'immerge dans l'enfance, dans les lieux, dans la mémoire de son sujet, et s'y confond. L'exposition qui est consacrée à l'artiste au Musée d'Orsay (jusqu'au 10 janvier 2021) a toutes les raisons de s'intituler *Léon Spilliaert (1881-1946), Lumière et solitude*. Éd. Arléa Poche, 112 p., 10 €. Corinne Amar

Revue



Revue *Les Moments Littéraires* n° 44. Octobre.

Attachée depuis son origine à promouvoir la « littérature du je », la revue publie, deux fois par an, des documents inédits : journaux intimes, carnets, correspondances, récits autobiographiques, autofiction...

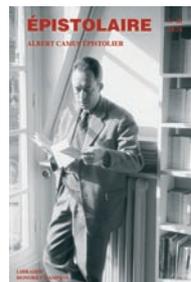
Au sommaire de ce numéro :

• Dossier Catherine Safonoff

- Daniel Maggetti, Rectifier la vie, compenser la perte : les récits de Catherine Safonoff
- Entretien avec Catherine Safonoff
- Catherine Safonoff, Aimer loin

- Florence Chevalier, entretien et 8 autoportraits
- Rose-Marie Pagnard, Essai de journal d'une acrobate des jours et des nuits
- Jean Sorrente, Journal 2014
- Marie-Louise Audiberti, Carnets
- Dominique Carron, Les petits territoires
- Anne Coudreuse, Chroniques littéraires

<https://lesmomentslitteraires.fr>



La Revue *Epistolaire de l'A I R E* n° 46.

Camus épistolier **Avant-propos de Geneviève Haroche-Bouzinac.**

Le numéro 46 s'inscrit dans le cadre des célébrations autour d'Albert Camus programmées pour 2020. Ce sera le seul sur le marché de l'édition à proposer une synthèse sur la correspondance de Camus. Il bénéficie de l'accord des ayants droits (Mme Catherine Camus) et de la Société des études Camusiennes. Ce livre est préparé par

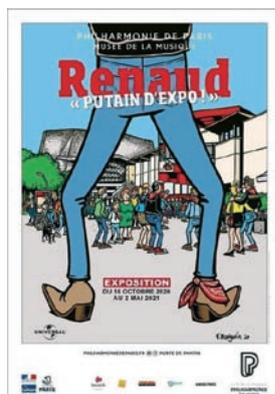
Agnès Spiquel, spécialiste internationalement reconnue de l'écrivain. Il bénéficie des contributions des meilleurs chercheurs européens sur Albert Camus et contient également des contributions de jeunes chercheurs internationaux (Europe et Canada). <http://www.epistolaire.org>
Honoré Champion. Avec le soutien de la Fondation La Poste.



Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Expositions



Renaud, « Putain d'expo ! »

Du 16 octobre 2020 au 2 mai 2021

Cité de la Musique Philharmonie de Paris / Musée de la musique

« Une silhouette aux jambes arquées, un foulard rouge, une blondeur timide que vient contredire la puissance des mots, porté par un timbre reconnaissable entre tous : celui qu'on a surnommé « la chevron sauvage » ou encore « le chanteur énervant », colporteur d'enfance et d'humanité grâce à la tendresse acidulée de son Mistral gagnant, reste aujourd'hui l'un des chanteurs français les plus populaires. Son oeuvre, entrée au patrimoine de la chanson, s'ancre dans les remous de son siècle et détient aussi une force intemporelle. »

L'exposition propose un parcours initiatique en forme de paysages, entre imaginaire musical et histoires vécues. Des archives inédites découvrent les racines poétiques et familiales de cet enfant de la porte d'Orléans, amoureux de Paname. Le visiteur foule les trottoirs où l'adolescent fit ses premiers pas de chanteur de rue puis le suit sur la scène des cafés-concerts. Héritier d'Aristide Bruant et de la chanson réaliste, adolescent émouvant de mai 1968, Renaud le baladin Gavroche s'invente et dépasse l'héritage pour devenir artiste et donner naissance au mythique Hexagone.

Le parcours s'adresse à toutes les générations et présentera de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

Commissaires : Johanna Copans et David Séchan

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/renaud-putain-expo>

Prix littéraires

Prix Vendredi - 4^e édition

Remise du prix le 2 novembre 2020



Les éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition en partenariat avec la Fondation d'Entreprise La Poste organisent, pour la troisième année consécutive, le Prix Vendredi, prix national de littérature ado.

Le lauréat de l'édition 2020 du Prix Vendredi sera dévoilé à l'Hôtel Restaurant Cinq Codet, Paris 7^{ème}, le 26 octobre 2020.

Pour l'édition 2020, le jury est composé de Philippe-Jean Catinchi (*Le Monde*), Françoise Dargent (*Le Figaro*), Catherine Fruchon-Toussaint (*RFI*), Michel Abescat (*Télérama*), Raphaële Botte (Mon Quotidien ; Lire), Marie Desplechin (journaliste et auteure) et Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire).

L'objectif de ce Prix, nommé « Prix Vendredi », en référence à Michel Tournier, est de mettre en valeur la richesse et la créativité de la littérature jeunesse française contemporaine.

Sélection des 10 titres en lice pour le prix Vendredi 2020 :

Âge Tendre, Clémentine Beauvais, Sarbacane
Alma, le vent se lève, Timothée de Fombelle, Gallimard Jeunesse
Et le désert disparaîtra, Marie Pavlenko, Flammarion
L'Attrape-Malheur - Entre la meule et les couteaux, Fabrice Hadjadj, La Joie de lire
L'âge des possibles, Marie Chartres, l'École des loisirs
Les derniers des branleurs, Vincent Mondiot, Actes Sud Junior
Sans armure, Cathy Ytak, Talents Hauts
Soleil glacé, Séverine Vidal, Robert Laffont
Tenir debout dans la nuit, Eric Pessan, l'École des loisirs
Touche-moi, Susie Morgenstern, Thierry Magnier

Prix Wepler-Fondation La Poste - 23^e édition Remise le 2 novembre 2020



Lise Charles, *La Demoiselle à cœur ouvert*, P.O.L
 Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers*, Verdier
 Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique*, La Peuplade
 Christian Garcin, *Le Bon, La Brute et le Renard*, Actes Sud
 Marius Jauffret, *Le Fumoir*, Éditions Anne Carrière
 Julia Kerninon, *Liv Maria*, L'Iconoclaste
 Grégory Le Floch, *De parcourir le monde et d'y rôder*, Christian Bourgois éditeur
 Hervé Le Tellier, *L'Anomalie*, Gallimard
 Fiston Mwanza Mujila, *La Danse du Vilain*, Métailié
 Muriel Pic, *Affranchissements*, Seuil
 Jean Rolin, *Le Pont de Bezons*, P.O.L
 Florence Seyvos, *Une bête aux aguets*, Éditions de l'Olivier

Lecture audio par Gabriel Dufay du début des douze livres
<https://soundcloud.com/user-275055616>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-2020-portraits-des-ecrivains-en-lice>

Prix WEPLER Fondation LA POSTE

Lundi 2 nov. 2020

Grégory Le Floch, *De parcourir le monde et d'y rôder*, Éditions Christian Bourgois

Grégory Le Floch est auteur, il vit et travaille à Paris. Le narrateur découvre un objet inconnu, de forme ovale, à la texture veloutée. Pour en connaître le secret, il fait savoir à des milliards de personnes.

« Les murs, les fenêtres et les carreaux de la ville convulser en diversant sur la population tout un village de sons. »

La presse en parle :

- Grégory Le Floch, pour son deuxième roman, nous offre cette folie avec douceur grâce qu'on ne trouve pas ailleurs. - **Télérama**
- Éloge de la science-fiction, celle qui nous aide à nous rendre compte de ce que sont les premières pages, le récit de Grégory Le Floch se pose dès son incipit comme un grand objet ludique et fantasque, aussi amusé que proche de la folie. - **Culturepoing.com**

Julia Kerninon, *Liv Maria*, Éditions L'Iconoclaste

Julia Kerninon, née à Nantes, est une romancière française. Prix Sorcières de la littérature américaine et, au-delà, de la langue de l'Outre-océan. Née sur une île bretonne d'une mère journaliste de café et d'un père marin norvégien, Liv Maria est envoyée à l'âge de 17 ans à Berlin...

« J'essayais de comprendre ce qui était différent, en dehors de mes pays, et ce que j'ai vu en premier, c'était ça : des bulles et en la parolant, et la mère qui n'était pas encore la mère. »

La presse en parle :

- L'histoire bouleversante d'une femme aux milles et une vie, nouveau roman d'une auteure à suivre. - **Le Dauphiné**
- Il y a eu Pélerin, Jérémy, Arna Kavonno, et voici maintenant Liv Maria, un droit d'occuper le plaisir, d'attirer tous les regards. - **Télérama**

Christian Garcin, *Le Bon, La Brute et le Renard*, Éditions Actes Sud

Christian Garcin, né à Marseille, est un écrivain et traducteur français. Jusqu'au début des années 2000 il a exercé diverses activités professionnelles, comme guide-interprète, accompagnateur de voyages, ou enseignant de lettres en Espagne. Dans le désert californien, une Chinoise part à la recherche de la fille de son père, introuvable depuis un mois. Au fil de leur road trip, ils croisent des policiers aux airs de traqueurs d'un diable.

« C'était, déjà, une histoire de jeune fille disparue. La fiction et la réalité sont parfois perçues l'une à l'autre, se mêlent. »

La presse en parle :

- Christian Garcin écrit dans une langue pleine de trouvailles et touche à l'origine de la mission. - **Le Soir**
- Cherch d'énigme préférant le roman à l'essai. Un roman au récit. Christian Garcin propose une lecture des romans de fiction. Un récit très solide. - **Le VII^e Espagnol**

Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique*, Éditions La Peuplade

Mireille Gagné (ou Marie G. Gagné) est une auteure, romancière et romanière, québécoise. Elle travaille dans le domaine de la culture et de la communication. De roman, une fille amnésique réabandonnée, s'adresse à celles et à ceux qui se sont égarés.

« Elle n'aurait jamais pensé que sa putain s'en engage, avait trop de temps. Elle ne sait pas quel être devient l'assassin. »

La presse en parle :

- Une fable arctique à fleur de peau sur les délices du bronzisme, et un premier roman remarquable. - **Le Monde**
- Dans ce roman fantastique et naturaliste, la québécoise Mireille Gagné, qui maîtrise la langue avec agilité et savoir, annonce l'humour de neolibéralisme. - **L'Obs**
- Premier roman, comme formé de trois courants, l'arctique, l'humain, l'urbain. Le Lièvre d'Amérique est empreint de poésie et de sauvagerie bretonne. - **L'Éclair**

LISE CHARLES, LA DEMOISELLE À CŒUR OUVERT, P.O.L.

Lise Charles vit et enseigne la littérature française à l'université de Nantes. Son roman fictionnel relate deux types de textes inscrits par le genre éditorial de l'auteur à la Villa Médica, dont elle a été participante en 2015.

« Je crains que je n'aie comment me réaliser. Il suffit de fermer les yeux, et de respirer lentement jusqu'à ce que la pensée gonfle le corps, les doigts, les genoux, et puis l'air n'est plus de plus. Les veines s'écoulent, le cœur se brise, comme celui du rat Léon à la fin de la pièce. »

La presse en parle :

- La Demoiselle à cœur ouvert se lit bien comme une satire du petit monde de la Villa Médica et comme une pastiche des Lulu de d'Allemagne. - **Le Monde**
- La Demoiselle à cœur ouvert est un véritable laboratoire en bronze d'air, truffé de fautes d'orthographe, de petites dérives, de passages plus ou moins secrets entre le réel et l'imaginaire, le vrai et le faux. - **L'Obs**

Florence Seyvos, *Une bête aux aguets*, L'Olivier

Florence Seyvos, née à Lyon, est une écrivaine et scénariste française. Durant toute son enfance, elle est témoin de phénomènes étranges qui la rendent différente des autres. À partir de ses 12 ans, le mystérieux Georg lui propose des compléments pour repenser ses visions.

« J'ai compris que ce dont j'avais peur [...] cette bête aux aguets, elle n'est bonnière au village, n'est pas tout à fait humaine, mais en est. »

La presse en parle :

- L'Olivier a mis au centre de son œuvre française, ses ombres et ses lumières. - **Le Monde**
- L'auteure, obligée par le Discours du premier roman, nous plonge dans un récit captivant où la découverte de l'homme se fait de fantastique. - **Mardi-Croque**

Marius Jauffret, *Le Fumoir*,
Editions Anne Carrière



Marius Jauffret est né à Paris. *Le Fumoir* est son premier livre. L'auteur évoque son parcours d'ancien jeune homme alcoolique, conduit un jour aux urgences par son frère. Alors qu'il croit sortir rapidement de l'hôpital, le médecin le garde en psychiatrie.

« J'ai vingt-cinq ans et demain encore je prendrai part, avec des milliers d'innocents, au spectacle qui se joue sous les caméras de surveillance d'un hôpital psychiatrique, sinistre et froid comme une arme. »

La presse en parle :

« À travers des lucarnes de description lumineuses, aussi singulièrement lui-même, Marius, un prénom à surveiller. » *Le Monde*

« Jauffret rouit sa colère au feu de leur détresse, avec l'humour noir comme arme de survie et de résilience. Ragout, tonique, percuteur. » *Le Point*

Béatrice Commengé, *Alger rue des Bananiers*, éditions Verdier



Béatrice Commengé, née à Alger, est romancière et traductrice française. L'auteure se remémore son enfance, au milieu des années 1950 à Alger. Elle raconte comment elle a appris à mettre des mots sur les choses et des noms sur les visages.

« Le hasard m'avait fait naître sur un morceau de territoire, dont l'histoire pouvait s'inscrire entre deux dates : 1830-1962. Tel un corps, l'Algérie française était née, avait vécu, était morte. »

La presse en parle :

« Béatrice Commengé signe un récit qui regorge du bonheur et de l'innocence des jeunes années. » *Le Temps*

« C'est presque un exercice d'anthropologie littéraire, très littéraire, on a envie de souligner toutes les phrases tant elles sont belles. » *Libé*

Jean Rolin, *Le Pont de Bezons*, éditions P.O.L.



Jean Rolin, né à Boulogne-Billancourt, est écrivain et journaliste français. Un roman décrivant les déambulations du narrateur autour des berges de la Seine, entre Molen et Mares, un espace peuplé par des barbares, des triches, des zones industrielles et les repaires parfois improbables de la vie animale.

« Il soufflait un léger vent, des joggers couraient, terse nu pour certains, des trotinettes et des vélos s'efforçaient de les éviter, et deux filles assez belles, me sembla-t-il, se partageaient sur le quai une pizza, l'une d'elles assise de telle sorte que je la crus tout d'abord unijambiste, éprouvant de ce fait un élan de pitié dont je me retrouvai embarrassé par la suite. »

La presse en parle :

« L'écriture n'en est jamais sèche, qui s'empêche à épouser les paysages (périurbains, dans une sorte d'été ensoleillé) et panoramiques. » *Le Monde*

« Rolin travaille à une façon d'être au plus près du monde dans une manière très attentive de voir ce que le proche a à offrir. » *France Culture*

Fiston Mwanza Mujila, *La danse du vilain*,
Editions Métailié



Fiston Mwanza Mujila est né en République démocratique du Congo, vit à Graz, en Autriche, où il enseigne la littérature africaine. Exilé par la vie familiale, Fiston quitte ses parents et rejoint le parvis de la Poésie, où vivent d'autres enfants de la rue. C'est le début d'une vie faite de petits et grands larcins.

« **DES GAMINS, des gamins/ils dansent et dansent/la merveilleuse danse du vilain.** »

La presse en parle :

« Une fresque quasi cinématographique, que l'on voit se dérouler au fil d'une lecture endiablée, portée par une langue animable. » *Afrique Magazine*

« Fiston Mwanza Mujila nous ouvre les portes d'une Afrique effervescente, rongée par la misère mais d'une incroyable fraîcheur, où la danse a valeur de réanimation et où cette langue, pleine de pepsi et de mordant, se fait voler les magicoles. » *Page des Libraires*

Muriel Pic, *Affranchissements*, éditions du Seuil



Muriel Pic, écrivaine suisse et critique littéraire, est aussi collagiste et vidéaste. Elle oriente résolument son écriture et ses productions plastiques vers le poème documentaire.

Ce texte, en forme d'annonce, est complété par des archives familiales et des poèmes.

« En traçant mon nom complet sous la mention d'un des derniers mois de sa vie, Jim avait fait bien plus qu'identifier le destinataire de l'enveloppe: il me faisait l'auteur de son existence, la signature d'un récit à écrire, d'un poème encore invisible. »

La presse en parle :

« *Affranchissements* est un objet étonnant, ludique et touchant, jouant sur le plaisir d'apprendre et de voir, un récit où s'imbriquent toutes les frontières de genre. » *L'Humanité*

Hervé le Tellier, *L'Anormal*,
Editions Gallimard



Hervé le Tellier est auteur, il vit et travaille à Paris.

En jan 2021, un long-courrier débarque à New York après de fortes turbulences. A son bord se trouvent des centaines d'hommes et de femmes dont un tueur à gages, un chasseur nigérian, une brillante avocate et un écrivain confédéré soudain devenu culte.

« Il est une chose admirable qui surpasse toujours la connaissance, l'intelligence, et même le génie, c'est l'incompréhension. »

La presse en parle :

« Le nouveau roman d'Hervé le Tellier, *"L'Anormal"*, est une surprise exquise et intense » *Le Journal du Dimanche*

« Un roman réjouissant où l'érudition est mise au service du jeu. » *France Culture*

Prix Clara - 14^e édition

Remise du prix le 4 novembre 2020

Hôtel de Ville, Paris

Le prix Clara est un concours de nouvelles pour adolescents. Les lauréats verront leur texte publié dans un recueil de nouvelles. Les Éditions Héloïse d'Ormesson ont fondé ce prix dédié aux adolescents en 2006 en mémoire de Clara, décédée subitement des suites d'une cardiopathie à l'âge de 13 ans.

Les médecins ne savent ni pourquoi ni comment ce type de malformations se développe et aucun signe annonciateur ne permet d'en être alerté. Ainsi les jeunes qui en sont atteints vivent rarement plus de 20 ans.

C'est pourquoi les bénéfices engendrés par la vente du recueil de nouvelles sont reversés à l'Association pour la Recherche en Cardiologie du Fœtus à l'Adulte (ARCFA) de l'Hôpital Necker-Enfants malades.

En 2019, les Éditions Fleurus se sont associées aux éditions Héloïse d'Ormesson pour organiser le prix et publier le recueil des nouvelles gagnantes.

Prix des postiers écrivains

La sélection de la 6^e édition sera bientôt dévoilée.

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste en 2015. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix lors de la cérémonie des vœux du Président, en janvier 2021.

Festivals

Lettres d'automne - 30^e édition « À la croisée des langues, littératures françaises d'ici et d'ailleurs » Du 10 au 23 novembre 2020 Association Confluences, Montauban



En 2020, le festival Lettres d'Automne fête ses trente ans. Pour célébrer cet anniversaire, trois invités d'honneur, issus de continents différents, sont réunis autour d'une même thématique : « À la croisée des langues, littératures françaises d'ici et d'ailleurs ». Léonora Miano, Patrick Chamoiseau et Mathias Énard nous invitent à arpenter leurs territoires artistiques et à nous pencher sur le bouillonnement de la langue française pour tenter de comprendre ce que la littérature, lieu de tous les possibles, nous dit de notre monde et de demain. Autour d'eux, 80 écrivains et artistes sont présents pour offrir à tous les publics, y compris les plus jeunes, un programme de rencontres, lectures, spectacles, projections, expositions...

<https://www.confluences.org/lettres-dautomne-edition-2020/>

Le Marathon des mots « La jeune littérature européenne et internationale » - 16^e édition Du 26 novembre au 6 décembre 2020 Association Toulouse le Marathon du Livre



Du 26 novembre au 6 décembre 2020, le Marathon des mots proposera son grand rendez-vous annuel sous la forme d'une quinzaine littéraire, riche d'une centaine de rendez-vous programmés dans toute la métropole toulousaine et en Région Occitanie*.

Les mots de la nouvelle génération d'auteurs francophones et européens seront au cœur de cette édition intitulée Régénération. Le festival sera l'occasion pour chacun d'entre eux d'aller à la rencontre du public à l'occasion de débats, de lectures et de performances, de témoigner de leurs engagements et de défendre les causes qui les animent.

Le festival compte parmi les invités confirmés : Maylis Adhémard, Alice Babin, Rachid Benzine, la néerlandaise Karolien Berkvens ; Iris Brey en dialogue avec Victoire Tuillon ; le performeur et metteur en scène barcelonais Francesc Cuéllar ; Fatima Daas, Alexandre Ferage, mention spéciale du prix des Cinq Continents - OïF ; Marin Fouqué, lauréat de la Bourse Jean-Luc Lagardère ; Antoine Leiris, Hugo Lindenberger, Mathieu Palain, Sylvain Pattieu, Guillaume Poix, Emmanuel Ruben, le berlinois Daniel Schreiber ; Guillaume Sire, prix Orange du Livre ; Thomas Chatterton Williams ainsi que les libanais Sabyl Ghous-soub, Diane Mazloum et **Dima Abdallah, lauréate du prix « Envoyé par la Poste »**.

Ce rendez-vous hivernal exceptionnel sera également l'occasion de retrouver Laure Adler, Mika Biermann, Magyd Cherfi, Jean-Michel Djian, Laurent Gaudé, Lola Lafon, Alice Zeniter, ou encore Annick Cojean, Emmanuelle Favier et David Le Bailly pour des hommages à Gisèle Halimi, Virginia Woolf et Arthur Rimbaud...

Le festival annonce la présence exceptionnelle de l'écrivain britannique Jonathan Coe ; un hommage au regretté Michaël Lonsdale et à Marguerite Duras par Clément Hervieu-Léger, de la Comédie-Française ; un hommage en lectures croisées à Juliette Gréco et Miles Davis ; une grande rencontre avec Enki Bilal au Théâtre des Mazades ; des concerts de Malik Djoudi et Lescop ; Une année 2020, une commande de textes aux auteurs installés dans la Métropole dont Laurent Mauvignier, Benoît Séverac ou Florence Thinard ; Borders, un spectacle électro des musiciens irlandais Ryan Vail & Elma Orchestra et la venue de nombreux artistes parmi lesquels la chanteuse Olivia Ruiz pour une lecture musicale de La comode aux tiroirs de couleurs (JC Lattès) ; Judith Henry et le musicien Elias Dris pour une lecture d'Orlando de Virginia Woolf ; Anna Mouglalis, Félix Maritaud et Naëlle Dariya pour une performance avec Paul B. Preciado ; les comédiens Stéphanie Fontez et Marc Fauroux pour des lectures de textes de François Beaune.

* Le festival sera adapté à l'ensemble des protocoles sanitaires en cours (jauge limitée, inscription préalable, masque obligatoire) et respectera les horaires du couvre-feu.

Serge ROUÉ et Dalia HASSAN
Directeurs du Marathon des mots

<https://www.lemarathondesmots.com/>

Concours d'écriture

« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou « Que sont-ils devenus ? » - Concours d'écriture De septembre 2020 à janvier 2021 La Scala, Paris



« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou « Que sont-ils devenus ? » est un concours d'écriture lancé par La Scala Paris. Il réunit l'art de la correspondance à celui du théâtre. Le concours est ouvert à tous les publics autour d'une œuvre représentée à La Scala Paris, cette année, *Une Histoire d'amour*, d'Alexis Michalik. Il propose deux chemins d'écriture, seul-e ou à deux :

- une correspondance imaginée entre deux ou trois personnages de la pièce,
- ou une correspondance sur le spectacle lui-même en trois lettres échangées entre un.e spectateur.trice et une tierce personne.

La première lettre est un compte-rendu du spectacle, la seconde est la réponse de la tierce personne à ce compte-rendu, la troisième est le retour du ou de la spectatrice.

Inscriptions dès la reprise d'*Une Histoire d'amour*, le 11 septembre 2020 à l'adresse dévolue : correspondances-theatrales@lascalea-paris.com

Finale à La Scala Paris lors de « La Semaine des Correspondances théâtrales » qui aura lieu en janvier 2021.

Entre la finale et l'annonce des lauréats, une journée de colloque-atelier autour lieu autour du thème : « Dire l'amour au théâtre ».

<https://lascalea-paris.com/correspondances-theatrales/>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Octobre 2020

Ces excellents Français. Une famille juive sous l'Occupation, Anne Wachsmann. La Nuée Bleue Éditions du Quotidien, 8 octobre 2020. Préface de Jean-Louis Debré



À partir d'une enquête semée d'embûches et de fausses pistes, Anne Wachsmann retrace le quotidien de sa famille pendant l'Occupation. Devenue prospère, cette famille juive d'origine allemande et polonaise s'imaginait faire partie de ces « excellents Français » chantés par Maurice Chevalier en 1939.

« Avec ce livre, j'ai voulu comprendre quelles stratégies de survie mes grands-parents avaient réussi à déployer. Ni révolutionnaires, ni même engagés politiquement, ces bourgeois sans histoires échappèrent à la Shoah grâce à leur entregent, une capacité d'adaptation insoupçonnée et, il faut bien le reconnaître, une bonne part de chance. »

Anne Wachsmann

À l'origine, une boîte. Retrouvée dans un tiroir familial, elle contient une centaine de cartes postales enfantines datées de la Seconde Guerre mondiale d'apparence guillerettes, mais qui laissent entrevoir pour le petit Jean-Paul et ses parents, Poldi et Lise, des déménagements, des séparations, la nourriture qui fait défaut, la peur, le bruit des armes.

Cette recherche quasi-obsessionnelle porte Anne Wachsmann, avocate comme son père et son grand-père, héros de cette histoire, de Strasbourg à Agen, de la Suisse à l'Allier, en passant par Auschwitz, Marseille ou Grenoble. Elle convoque les écrits de nombreux historiens et les témoignages d'écrivains sur la vie des juifs sous l'Occupation (Georges Perec, Patrick Modiano, Anne Sinclair,...), compulse les archives.

D'une écriture fluide, l'auteure fait revivre avec sa rigueur de juriste la vie quotidienne de sa famille durant ces années noires, une famille en état d'alerte permanent mais qui sera préservée du pire grâce au soutien de quelques héros anonymes et à l'amour sans faille qui l'unit.



Je t'écris du Japon, Histoire de la carte postale japonaise colorisée.

Éditions Elytis, 15 octobre 2020

Documents rassemblés et sélectionnés par Jacky Quétard & Sanae Kushibiki, textes de Jacky Quétard.

Après une longue période d'autarcie durant laquelle le Japon est resté fermé au monde extérieur, le pays ouvre ses ports aux voyageurs occidentaux au milieu du XIX^e siècle. Ces premiers explorateurs découvrent avec curiosité un territoire figé dans le passé. Les paysages y sont atypiques, les tenues traditionnelles et les coutumes étonnantes. La multiplicité des échanges entre ingénieurs, artistes et savants de toutes nationalités va de pair avec la vulgarisation de la photographie.

En 1885, le Congrès de l'Union postale universelle de Lisbonne autorise la circulation internationale de la carte postale, dont l'usage était jusqu'alors réservé aux territoires nationaux. Le système postal se développe alors largement et facilite les échanges de courrier à l'intérieur du pays et vers l'ensemble du monde. L'art de la carte postale connaît un essor fulgurant : photographies, aquarelles, laques, tampons commémoratifs et timbres, ornent ces souvenirs de voyage que les Européens se plaisent à rapporter ou à expédier. Les éditeurs et les ateliers de fabrication se multiplient, favorisés par ces envois de correspondances.

À travers leur collection unique de lettres, de timbres et de cartes postales, Jacky Quétard et Sanae Kushibiki font parler ces documents d'époque illustrant un Japon immuable qui exerçait une grande fascination sur les voyageurs occidentaux. Expédier des courriers du pays du Soleil-Levant relevait d'un grand exotisme, ajoutant à la vague grandissante de japonisme en Occident. Ce livre de 312 pages illustré en quadrichromie, permet de découvrir les premiers échanges de courriers et de cartes avec le Japon.



2020

La Fondation d'entreprise La Poste
fête ses **25 ans**

et

les **20 ans** de son site Internet



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org